

Objet perdu

Retour douloureusement salvateur sur un passé qu'on aurait voulu occulter. La mémoire comme identité retrouvée, et les mots qui claquent dans les consciences.

CRITIQUE

Le metteur en scène Didier Bezace s'attache volontiers à travers ses auteurs de prédilection, Brecht, Bove et Razoumovskaïa..., aux périodes particulièrement troubles et noires de notre Histoire. Une œuvre scénique de qualité et politiquement engagée sur ce qui fait à la fois mémoire et blessure en l'intime des consciences citoyennes. Et après David Garnett et Terence Rattigan, écrivains de langue anglaise, c'est aujourd'hui le dramaturge australien Daniel Keene dont les textes sont traduits avec délicatesse par Séverine Magois, qui inspire notre directeur de la Commune – CDN d'Aubervilliers. Avec *Avis aux intéressés* d'abord, puis avec *Objet perdu* – trois pièces courtes sur la mémoire : *Le récit*, *La pluie* et *Le violon* –, Bezace s'emploie à mettre au jour l'œuvre rare de Keene. Ici, une mémoire juive qui éclaire tragiquement la mémoire universelle. Sous les feux du théâtre, le personnage de Skelton – un vieux client sage et digne de bout de comptoir élégant, interprété avec émotion et pudeur par Jacques Herlin, et que sollicite John, le garçon de café au burlesque high class, joué en toute conscience par Philippe Bérodot. Skelton est la figure tutélaire et liante des trois courtes pièces. Sur le déclin de la vie et apparemment tranquille, il étale ses cartes à n'en plus finir, admettant en lui une souffrance confuse,

comme s'il avait disparu un jour et que quelqu'un le recherchait sans le pouvoir trouver.

Un travail d'horlogerie humaine, de haute précision émotionnelle

Mais il est veillé par un Ange Gardien, sa propre Mémoire initiatrice que révèle le verbe splendide et rauque de Catherine Hiégel : Skelton lui-même est l'objet de la quête, *l'objet perdu*. À lui de regarder vivement le jeu de cartes pour que, comme son frère de jadis oublié pour mieux survivre, il puisse « voir l'univers entier étalé devant lui, toute la vie et toute la mort et tous les commencements et toutes les fins... » Et le public de découvrir, en même temps que le passé enfoui du vieil homme et après un lever nocturne de rideau silencieux, une scène bi-frontale dont les fauteuils vides des gradins de face dénoncent les creux symboliques des figures manquantes, de probables spectateurs à jamais disparus. Et reviennent les souvenirs de la maison de famille insouciant, éclairée aux bougies du soir, avant l'heure de la Shoah. Le père avec son étui à violon représenté par Thierry Gibault, étonné de cette Histoire cruelle. Sylvie Debrun esquisse la mère instinctive et inquiète ; Samuel Cahu incarne le grand frère protecteur : tous savaient déjà qu'ils n'étaient plus à l'abri. Mais la Femme sage, la Mémoire inentamable, a veillé les objets perdus et sauvegardé les données. Par exemple, le petit flacon de pluie récupérée par un petit garçon et redonné juste avant qu'il ne monte dans le train. Un travail d'horlogerie humaine et de haute précision émotionnelle, un silence pesant, l'ombre de la nuit, la posture éclairée de l'ancien déporté toujours sur ses gardes, la mise en abyme de la demeure familiale perchée dans le ciel, et les répliques des mots qui claquent dans les consciences tandis que le fil de la vie se poursuit.

Véronique Hotte



Photos - Brigitte Enguerand

Une mémoire juive qui éclaire tragiquement la mémoire universelle.

Objet perdu, 3 pièces courtes sur la mémoire : *Le récit*, *La pluie*, *Le violon* ; de Daniel Keene, traduction de Séverine Magois, adaptation et mise en scène de Didier Bezace, jusqu'au 16 juin 2006, du lundi inclus au samedi inclus à 21h, dimanche à 16h30, relâche les 4 et 11 juin au Théâtre de la Commune 2, rue Édouard-Poisson 93300, Aubervilliers Tél. 01 48 33 16 16. Textes publiés aux Éditions Théâtrales.